
Des mots et des fossiles

La géologie dans *Bouvard et Pécuchet*

Yukiko ARAHARA

Université Toyo

Résumé

Le présent exposé se penche sur la genèse de l'épisode géologique de *Bouvard et Pécuchet* (1881) de Flaubert, et en particulier sur une question qui interpelle immanquablement le lecteur de ce roman encyclopédique : la question de la réception du discours de la science par l'écriture littéraire. La microanalyse de quatre éléments — le lichen, le roseau, le labyrinthodonte et le châtaignier — qui figurent dans le texte et l'avant-texte du passage consacré à la représentation de la préhistoire du globe terrestre montre que l'écriture romanesque émerge ici de la confrontation continue de deux problématiques antagoniques aux yeux de l'écrivain, d'une part la conformité au savoir et d'autre part le travail de perfectionnement stylistique. La genèse de ce fragment textuel nous permet alors de saisir très concrètement les différents procédés d'écriture mis en œuvre pour approcher de ce style idéal qui devrait être, selon le romancier, à la fois « rythmé comme le vers » et « précis comme le langage des sciences ».

I. L'écriture romanesque et le discours du savoir

Je voudrais me pencher dans le cadre de cet exposé sur la genèse de l'épisode géologique du chapitre 3 de *Bouvard et Pécuchet*, et en particulier sur une question qui interpelle immanquablement le lecteur de ce roman encyclopédique : la question de la réception du discours de la science par l'écriture littéraire.

Prenons par exemple le passage dans lequel les deux personnages lisent deux ouvrages scientifiques consacrés à l'histoire de la terre, à savoir les *Lettres sur les révolutions du globe* d'Alexandre Bertrand et le *Discours sur les révolutions de la surface du globe* de Georges Cuvier.

(...) Pour les exciter à la géologie, il [Dumouchel] leur envoyait les Lettres de Bertrand¹, avec le Discours de Cuvier sur les révolutions du globe.

Après ces deux lectures, ils se figurèrent les choses suivantes.

D'abord une immense nappe d'eau, d'où émergeaient des promontoires, tachetés par des lichens ; et pas un être vivant, pas un cri. C'était un monde silencieux, immobile et nu. — Puis de longues plantes se balançaient dans un brouillard qui ressemblait à la vapeur d'une étuve. Un soleil tout rouge surchauffait l'atmosphère humide. Alors des volcans éclatèrent, les roches ignées jaillissaient des montagnes ; et la pâte des porphyres et des basaltes qui coulait, se

1 C'est nous qui soulignons ici et par la suite.

figea. — Troisième tableau : dans des mers peu profondes, des îles de madrépores ont surgi ; un bouquet de palmiers, de place en place, les domine. Il y a des coquillages pareils à des roues de chariot, des tortues qui ont trois mètres, des lézards de soixante pieds. Des amphibiens allongent entre les roseaux leur col d'autruche à mâchoire de crocodile. Des serpents ailés s'envolent. — Enfin, sur les grands continents, de grands mammifères parurent, les membres difformes comme des pièces de bois mal équarries, le cuir plus épais que des plaques de bronze, ou bien velus, lippus, avec des crinières, et des défenses contournées. Des troupeaux de mammoths broutaient les plaines où fut depuis l'Atlantique ; le paléothérium, moitié cheval moitié tapir, bouleversait de son groin les fourmilières de Montmartre, et le cervus gigantesque tremblait sous les châtaigniers, à la voix de l'ours des cavernes qui faisait japper dans sa tanière, le chien de Beaugency trois fois haut comme un loup.

Toutes ces époques avaient été séparées les unes des autres par des cataclysmes, dont le dernier est notre déluge. C'était comme une féerie en plusieurs actes, ayant l'homme pour apothéose².

La reconstitution de la chaîne génétique complète de cette séquence textuelle que j'ai effectuée dans une étude antérieure³ a permis de mettre en évidence que la quasi totalité des espèces zoologiques et botaniques qui apparaissent dans les tableaux de la préhistoire de la terre provenaient du livre de Bertrand dans sa cinquième édition de 1839⁴, ouvrage dont l'objet est la vulgarisation des idées de Cuvier à l'adresse du grand public. J'ai également pu montrer dans cette même étude comment l'écriture flaubertienne, en partant d'une simple liste énumérative d'animaux relevés dans différents endroits de cette source documentaire, élaborait progressivement la série des quatre tableaux vivants de la flore et de la faune que le lecteur peut trouver dans la version définitive. Selon nous, les 31 folios qui ont pris part à la genèse de ce passage du roman doivent être classés dans l'ordre suivant⁵ :

Les scénarios de Rouen :

ms gg10, f°34 (Rouen III), 12 (Rouen IV), 21 (Rouen V), 13 (Rouen IV)

Les brouillons :

Phase 1 : ms g225(3), f° 334, f° 356v°, f° 338v° (1), f° 338v° (2), f° 361, f° 363, f° 362, f° 359, f° 382, f° 369

Phase 2 : ms g225(3), f° 358, f° 357, f° 360a, f° 372v°, f° 379v° b, f° 394v°, f° 398v°, f° 368v°

Phase 3 : ms g225(3), f° 370v°, f° 365v°, f° 383v°

Phase 4 : ms g225(3), f° 364, f° 367, f° 368(1), f° 366, f° 365

Phase 5 : ms g225(4), f° 416v°, ms g225(3), f° 383v° [ajout]

Le manuscrit définitif : ms g224, f° 64

La communication d'aujourd'hui portera plutôt sur les quelques rares cas qui échappent à ce procédé rédactionnel basé sur la citation d'une source textuelle dominante. Car parmi les figurants qui animent la « féerie en plusieurs actes », certains ne sont tirés ni de l'ouvrage épistolaire de Bertrand, ni d'ailleurs du discours savant de Cuvier que les deux apprentis géologues sont

2 Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, éd. Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, Flammarion, « GF », édition mise à jour en 2008, pp. 133–134.

3 Voir Yukiko Arahara, « L'écriture et la science dans *Bouvard et Pécuchet* : comment écrire l'histoire de la terre », *Bulletin d'études de langue et littérature françaises*, n° 14, Société japonaise de langue et littérature françaises de la région de Kanto, 2005, pp. 109–121.

4 Alexandre-Jacques-François Bertrand (1795–1831), *Lettres sur les révolutions du globe*, 5e éd., Paris, J. Tessier, 1839.

5 Nous indiquons pour chaque folio la cote de la Bibliothèque municipale de Rouen où les manuscrits sont conservés.

pourtant censés lire au début de la séquence. De par la spécificité de leur statut génétique, ces éléments — quatre au total — pourront éclairer d’une manière privilégiée les tensions, les enjeux qui motivent le travail de l’écriture romanesque aux prises avec cet objet hétérogène qu’est le discours du savoir.

II. *Les Fossiles de Bouilhet*

Commençons par examiner deux composantes de la flore fossile : le lichen et le roseau. Dans la première élaboration concrète du contenu des tableaux rédigée dans la marge du f^o 370v^o, dix noms de végétaux sont inscrits, parmi lesquels seul le lichen cité dans le premier tableau ne provient pas des *Lettres* de Bertrand. Le tableau en question est brièvement esquissé comme suit : « bancs de granit. lichen » (f^o 370v^o). Si cette plante primitive n’apparaît à aucun moment de la Lettre XVII de Bertrand — consacrée à la paléontologie botanique — d’où sont extraites toutes les autres espèces végétales évoquées sur ce feuillet, la juxtaposition du granit et du lichen nous renvoie en revanche à un autre texte dont le sujet est également la genèse de la terre. Il s’agit des *Fossiles* de Louis Bouilhet, long poème en vers publié pour la première fois le 15 avril 1854 dans la *Revue de Paris* puis inséré en 1859 dans le recueil *Festons et astragales*. La strophe initiale de cette œuvre contient en effet les lignes suivantes :

Les granits, se tordant en postures difformes,
 Dans les espaces nus dressent leurs blocs énormes,
 Tandis que, çà et là, sur leur flanc dépouillé,
 Jaunit la mousse maigre et le lichen rouillé⁶.

Comme le témoigne la correspondance échangée entre les deux amis, Flaubert a suivi de près la composition de ce texte en prodiguant de nombreux conseils à son auteur avant la publication⁷. Dans ce poème de 776 vers, Bouilhet retrace en six parties l’histoire du globe terrestre allant de la naissance de la vie au développement de la civilisation humaine. Le passage cité représente l’aspect de la terre à l’aube de son histoire, et cette vision originelle se superpose point par point à l’image évoquée par le premier tableau de Flaubert dans sa version avant-textuelle : des blocs de granit, couverts de lichen. La similitude s’estompera graduellement au fil des réécritures successives, puisque le terme minéralogique de granit sera finalement éliminé pour donner dans la version définitive : « D’abord une immense nappe d’eau, d’où émergeaient des promontoires, tachetés par des lichens ».

Ces éléments, à la fois génétiques et biographiques, constituent autant de pistes qui nous conduisent à envisager l’hypothèse suivante : Flaubert a peut-être relu, ou du moins s’est remémoré le poème de Bouilhet lors de la rédaction de l’épisode géologique, et les *Fossiles* pourraient alors être regardés eux aussi comme une source documentaire de ce fragment textuel. Cette proposition n’est certes pas étayée par des références bibliographiques laissées dans les manuscrits comme pour le cas des *Lettres* de Bertrand. Néanmoins, la très forte similitude au niveau de l’avant-texte et la relation privilégiée qui lie le romancier à la genèse du poème pourront être considérées comme des

6 Louis Bouilhet (1821–1869), « Les Fossiles », *Œuvres de Louis Bouilhet. Festons et astragales, Melanis, Dernières chansons*, Paris, Alphonse Lemerre, 1891, p. 115 (première strophe de la première partie).

7 Deux lettres montrent des exemples de corrections suggérées par Flaubert à son ami : lettre du 25 août 1853 (Gustave Flaubert, *Correspondance II*, éd. Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, pp. 413–414), et lettre du 19 mars 1854 (pp. 534–535). Pour ce qui est des missives de Bouilhet adressées à Flaubert à propos de la rédaction des *Fossiles*, voir Louis Bouilhet, *Lettres à Gustave Flaubert*, éd. Maria Luisa Cappello, Paris, CNRS Éditions, 1996, pp. 44–48, lettres 13 à 17 écrites de février à mars 1854.

indices probants, en mesure de justifier cette interprétation⁸.

L'analyse du second cas annoncé, c'est-à-dire le roseau, vient d'ailleurs conforter ce point de vue. Ce figurant, introduit dans l'esquisse du f° 365v° qui suit immédiatement la version initiale du f° 370v°, accompagne un animal fossile du troisième tableau qui fait lui aussi sa première apparition sur ce feuillet : « plesiosaures allongeant son *long* col entre les roseaux⁹ » (f° 365v°). De même que le lichen, le roseau n'est pas traité par les *Lettres* de Bertrand, et la scène inscrite ici nous rappelle de nouveau certains vers du poème de Bouilhet. Car les *Fossiles* comprennent deux passages dans lesquels comme dans le texte de Flaubert, un animal gigantesque surgit d'entre les roseaux : « Pareille au vent qui passe à travers les roseaux, / Son haleine sonore écarte ses naseaux ; / Un sifflement aigu de sa gorge d'élan », ou bien encore « Mais parmi les roseaux, dressant sa taille énorme / Dont un rayon de lune ébauche au loin la forme, / Une bête velue, et qui souffle toujours, / Rumine gravement sur ses quatre pieds lourds »¹⁰. La ressemblance entre les deux œuvres nous permet encore une fois de conclure que les *Fossiles*, par le biais de la mémoire littéraire du romancier, ont fort probablement pris part à l'élaboration de ce fragment de *Bouvard et Pécuchet*.

La découverte de cette nouvelle source documentaire est intéressante, puisqu'il ne s'agit pas cette fois-ci d'un ouvrage scientifique à proprement parler, mais d'un texte littéraire dont le sujet est d'inspiration scientifique. Flaubert s'est référé pour la rédaction de l'épisode géologique non seulement à des livres écrits par des spécialistes de la science, mais également à une œuvre composée par un poète. Face à cette configuration quelque peu inattendue, nous sommes amenée à nous poser la question suivante : mélanger ainsi des discours de deux ordres différents n'impliquerait-il pas le risque d'importer dans le roman des informations dont la rectitude scientifique ne serait pas assurée?

III. Le labyrinthodonte, ou la disparition du nom savant

Les deux autres éléments non issus des *Lettres* de Bertrand pourront nous apporter des éclaircissements. Penchons-nous tout d'abord sur le seul représentant de la faune fossile qui sera analysé au sein de ce propos, le labyrinthodonte. Parmi les nombreux animaux préhistoriques cités dans les manuscrits et le texte définitif de la séquence étudiée, seul celui-ci n'est pas mentionné dans le livre de Bertrand. En outre, le labyrinthodonte n'est cité ni dans l'ouvrage de Cuvier que Bertrand vulgarise, ni d'ailleurs dans la seconde source documentaire qui vient d'être identifiée, à savoir le poème de Bouilhet. Cette espèce zoologique apparaît pourtant très tôt dans la genèse, puisqu'elle est présente dès la première liste énumérative d'animaux du f° 362 sous la forme suivante : « labyrinthodons. [lezards] *crapauds* de la taille d'un bœuf ». Puis, lorsque cette liste rudimentaire est remplacée au f° 370v° par la structure en tableaux, le nom savant disparaît et seul son substitut dans le langage familier, « *crapauds* de la taille d'un bœuf », est conservé. L'animal est ensuite visible dans les versions suivantes en tant que figurant du troisième tableau, mais à l'avant-mise au net du f° 365, il est raturé sans présage. Pourquoi Flaubert a-t-il choisi de supprimer cet élément à un stade avancé de la genèse? Examinons la situation de plus près.

Selon le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, le labyrinthodon ou labyrinthodonte¹¹

8 Sans toutefois se baser sur la lecture des manuscrits, René Descharmes (*Autour de « Bouvard et Pécuchet »*, Paris, Librairie de France, 1921, p. 160) cite également le poème de Bouilhet comme source probable de ce passage du roman.

9 Nous adoptons les sigles suivants pour la transcription : [...] : passage supprimé par Flaubert ; *italique* : passage ajouté par Flaubert.

10 Louis Bouilhet, *op. cit.*, p. 121 (cinquième strophe de la deuxième partie) et 126–127 (première strophe de la quatrième partie).

11 Le terme « labyrinthodon » est placé en entrée du *Grand Dictionnaire*, mais il est également signalé que « l'on dit aussi labyrinthodonte ». C'est la seconde appellation qui est utilisée de nos jours.

est un genre d'animaux fossiles gigantesques « établi par Owen¹² pour des ossements que l'on rencontre dans le trias ». Ce nom curieux, dérivé de « *labyrinthe*, et du gr. *odous, odontos*, dent », trouve son origine dans la structure complexe des dents de cet animal. En effet, celles-ci présentent une « convergence vers la cavité de la pulpe de nombreux plis très-infléchis de la couche externe du ciment » formant « un dédale de lignes inextricables »¹³. Cette étymologie fortement évocatrice a probablement dû attirer l'attention de Flaubert, qui a décidé d'intégrer cet animal dans l'épisode géologique¹⁴. La seconde partie du segment, « [lezards] *crapauds* de la taille d'un bœuf », peut elle aussi être interprétée dans cette optique. Cette qualification, peut-être puisée dans un ouvrage lu pour la préparation du roman qui n'a malheureusement pu être identifié, a sans doute elle aussi intéressé l'écrivain en raison de son pouvoir suggestif de surcroît proprement flaubertien : ainsi qu'il a souvent été souligné, les bovidés occupent une place privilégiée dans l'imaginaire du romancier¹⁵.

Cependant, comme nous l'avons vu tout à l'heure, cette caractérisation binaire sera bientôt tronquée, le nom savant étant éliminé au profit de la description dans le langage familial. L'image bovine prend ainsi le dessus du nom savant dont la connotation dédalique pourtant séduisante n'a finalement pas été retenue par l'écrivain. Résultat : le lecteur n'étant pas censé reconnaître sous cette dénomination — « [lezards] *crapauds* de la taille d'un bœuf » — la véritable identité de l'animal — le labyrintodonte —, la précision scientifique du texte va largement diminuer, tandis que l'idée littéraire, elle, gagne la primauté. Car pour Flaubert, même lorsque l'écriture adopte pour sujet un thème relevant du domaine de la science, la priorité du travail de l'écrivain ne sera jamais de transmettre au lecteur le plus grand nombre d'informations scientifiques. Cette position est exprimée dans une lettre adressée à Louise Colet le 19 mars 1854, lettre justement écrite durant la période où Flaubert s'occupait de la rédaction des *Fossiles* de Bouilhet :

Ce que tu me dis de la lecture des *Fossiles* à Pichat et à Max ne m'a nullement surpris. (B[ouilhet] ne m'en a pas parlé ; il ne m'écrit que de simples billets.) Ils sont, tous ces braves gens-là, dans un milieu tellement bruyant qu'il leur est impossible de se recueillir pour écouter, d'abord. Puis, quand même ils eussent écouté, c'est là une de ces œuvres originales qui ne sont pas faites pour tout le monde. L'observation de D[u Camp] : « Quel malheur que les bêtes ne soient pas nommées ! » prouve qu'il a perdu toute notion de style¹⁶.

Laurent Pichat et Maxime Du Camp invoqués dans cette missive étaient alors deux des directeurs de la *Revue de Paris* qui devait publier les *Fossiles* un mois plus tard. Selon Louise Colet qui a assisté à la séance de lecture du poème devant ces éditeurs, Du Camp aurait regretté que « les bêtes ne soient pas nommées » dans le texte de Bouilhet, et aux yeux de Flaubert, cette assertion s'oppose radicalement à sa propre idée de la littérature : donner la priorité au « style ». Du Camp aurait très bien pu être émettre ce même avis dépréciatif à propos du passage de l'épisode géologique étudié ici. Car à l'instar du labyrintodonte, si tous les animaux sont provisoirement nommés dans l'avant-texte par leur nom savant, le travail de l'écriture élimine par la suite la plupart de ces appellations pour ne garder que leur équivalent dans le langage familial. Ainsi, sur les onze animaux évoqués dans la version définitive, seuls trois (le mammoth, le paléothérium et le cervus

12 Il s'agit de l'anatomiste et paléontologue britannique Richard Owen (1804–1892).

13 *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Tome X, L, Paris, Librairie Larousse, 1873, p. 20.

14 Yvan Leclerc a notamment souligné que dans *Bouvard et Pécuchet*, l'écriture flaubertienne exploite souvent les aspects étymologique et rhétorique du discours de la science : la science est avant tout langage, langage dont la littérarité peut être prétexte de calembour comme de rêverie. Voir Yvan Leclerc, *La Spirale et le monument. Essai sur "Bouvard et Pécuchet" de Gustave Flaubert*, Paris, SEDES, « Présences critiques », 1988, pp. 95–99.

15 Voir *ibid.*, p. 38.

16 Gustave Flaubert, *Correspondance II*, éd. cit., p. 538.

giganteus) sont désignés par leur nom savant. Nous n'avons pas effectué la vérification pour tous les cas, mais il est possible de juger à la lumière de ce qui est énoncé dans cette lettre à Louise Colet que le choix entre les deux alternatives — nommer ou ne pas nommer — a sans doute dû être effectué selon des critères obéissant à la « notion de style », comme ici l'adoption du « crapaud de la taille d'un bœuf » en faveur de sa bovinité en cohérence avec l'imaginaire flaubertien.

Le problème est de savoir maintenant pourquoi ce « crapaud de la taille d'un bœuf » a finalement été exclu à un stade avancé de la genèse, l'avant-mise au net. La connaissance de l'histoire de la géologie nous permettra de formuler l'interprétation suivante. Comme nous l'avons signalé plus haut, le labyrinthodonte n'est pas cité dans le livre de Bertrand. Cette absence se justifie par une raison bien simple, parce que lorsque la cinquième et dernière édition des *Lettres* consultée par Flaubert a été publiée en 1839, l'animal n'avait pas encore été découvert par les paléontologues : ce n'est que trois ans plus tard, en 1842, que Richard Owen a institué le genre labyrinthodonte dans la classification des animaux fossiles¹⁷. Par ailleurs, au moment où le tome dix du *Grand Dictionnaire* comprenant l'article « Labyrinthodonte » a été publié, c'est-à-dire en 1873, les scientifiques étaient encore divisés sur l'identité de cet animal : certains le considéraient comme un batracien, d'autres comme un reptile¹⁸. L'hésitation « [lezards] *crapauds* » visible dans les manuscrits pourrait faire écho à cette controverse paléontologique, contemporaine des années durant lesquelles Flaubert est en train de rédiger l'épisode géologique. Au vu de ce contexte historique, évoquer le labyrinthodonte dans un passage dans lequel les personnages lisent des ouvrages antérieurs à la découverte de cet animal aurait été un anachronisme, et Flaubert a peut-être décidé de supprimer le séduisant « crapaud de la taille d'un bœuf » une étape avant la mise au net afin d'éviter d'insérer dans le texte un élément en contradiction avec les faits scientifiques.

L'exemple du labyrinthodonte montre qu'au sein du processus génétique de *Bouvard et Pécuchet*, des nécessités émanant de deux ordres hétérogènes, le scientifique et le littéraire, entrent constamment en situation de conflit. Dans le cas présent, les choix opérés par l'écriture flaubertienne nous suggèrent que si la précision scientifique — le nom savant — peut être sacrifiée en faveur du « style », la vérité scientifique — en l'occurrence le respect de la chronologie —, elle, ne peut par contre être l'objet d'une telle concession. Cependant, en poursuivant le déchiffrement des manuscrits, nous rencontrons un élément qui semble démontrer que certaines exceptions à ce principe pouvaient aussi être tolérées. Il s'agit du châtaignier, le quatrième et dernier figurant des tableaux de l'histoire de la terre qui sera étudié dans cette série de microanalyses.

IV. La notion de style

Tout comme le roseau, le châtaignier est introduit dans le texte à un stade postérieur au f° 370v° qui contient la première esquisse de la structure en tableaux. Toutefois, l'apparition de cet élément est beaucoup plus tardive que celle du roseau, puisqu'il faut attendre le f° 366 qui est le dernier brouillon précédant l'avant-mise au net. Voici comment se présentent les grandes étapes de la genèse du quatrième tableau dont le châtaignier fera partie.

Dans la version initiale du f° 370v°, la flore de cette époque de l'histoire de la terre se compose du pin, du sapin, du noyer et de l'érable tirés de la Lettre XVII de Bertrand. Puis, dans le f° 365v° qui lui succède, ces plantes placées en addition marginale sont intégrées dans le corps du texte : « gd cerf. ours des cavernes. — pins, sapins, erables, noyers ». Le f° 364 reprend cet énoncé nominal en

¹⁷ Voir *Dictionary of scientific biography*, Volume 9, éd. Charles Coulston Gillispie, New York, Charles Scribner's sons, 1981, pp. 260–263.

¹⁸ Voir *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Tome X, L, éd. cit., p. 20. Le labyrinthodonte a finalement été classé parmi les batraciens.

supprimant le pin, et un ajout est également inscrit en bas de la page : « le gd cerf broutait ». Au f° 366 suivant, l'animal est cette fois désigné par un nom scientifique latin, et le châtaigner paraît enfin pour donner :

le cervus megaceros [broutait les erables les noyers]
giganteus s'enfuyait sous les chataigniers (ms g225(3), f° 366)

L'avant-mise au net du f° 365 adopte finalement la formule « le cervus giganteus [s'enfuyait] *tremblait* sous les châtaigniers » qui sera celle de la version définitive.

Cette évolution génétique montre que le châtaignier est introduit au f° 366 en tant que substitut de l'érable et du noyer, et que cette apparition s'inscrit dans le cadre d'une série de réécritures portant sur chacun des termes qui constituent la phrase. L'énoncé de ce folio avant les corrections est : « le cervus megaceros broutait les erables les noyers ». S'il est impossible de déterminer dans quel ordre les modifications ont été effectuées, la disposition des deux lignes sur la page manuscrite nous permet au moins de comprendre que le travail de réécriture a vraisemblablement été entrepris en deux temps. D'une part, la rectification du sujet, avec le remplacement de « megaceros » par « giganteus ». D'autre part, la modification du segment verbe — complément : « broutait les erables les noyers » devient « s'enfuyait sous les chataigniers ». Une question s'impose alors : Flaubert aurait-il introduit ce nouveau nom latin et cette nouvelle espèce botanique pour affiner la précision scientifique de son texte?

Étudions plus soigneusement les différents termes impliqués. Dans un premier temps, le remplacement du « gd cerf » de la version précédente par le « cervus megaceros » nous laisserait penser que Flaubert a peut-être accordé ici la priorité à la précision scientifique en nommant exceptionnellement l'animal par le langage savant. Cependant, le remaniement suivant vient tout de suite réfuter cette interprétation : le cervus megaceros et le cervus giganteus étant deux cervidés fossiles de la même période géologique possédant un trait physique commun, des cornes proéminentes, remplacer l'un par l'autre ne présente pas un avantage notable d'un point de vue strictement scientifique. Venons-en maintenant au châtaignier. Il faut d'abord signaler que cette espèce végétale n'est mentionnée ni dans le livre de Bertrand, ni cette fois-ci dans le poème de Bouilhet contrairement aux cas du lichen et du roseau. Par ailleurs, vu la disposition graphique de l'ajout interlinéaire, il semble qu'au sein de la réécriture du syntagme verbe — complément, c'est la correction du verbe qui ait été entreprise en premier lieu : le châtaignier apparaît donc ici non pas comme entité indépendante, mais plutôt en tant que corollaire du remplacement du verbe brouter par le verbe s'enfuir. Et une telle modification du verbe, si elle n'influe en aucune sorte sur la rigueur scientifique du texte, relève indéniablement du domaine du travail sur le style.

Cette dernière remarque est décisive. Car si nous considérons maintenant que la série de réécritures qui marquent cette phrase est gouvernée par un objectif commun, le perfectionnement stylistique, les observations ponctuelles que nous avons faites à l'égard des différentes composantes de ce court énoncé vont pouvoir former sans peine un ensemble cohérent. Le sujet (le gd cerf / le cervus megaceros / le cervus giganteus), le verbe (broutait / s'enfuyait), et aussi le complément (les erables les noyers / sous les chataigniers), les modifications portant sur chacun de ces éléments syntaxiques visent à parfaire la phrase du point de vue stylistique : telle est la conclusion à laquelle nous aboutissons.

Ainsi, si le châtaignier ne provient ni de Bertrand ni de Bouilhet, c'est qu'il s'agit fort probablement d'une pure invention de l'écriture flaubertienne. La vérité scientifique — savoir si le châtaignier a oui ou non fait partie de la flore de cette période de l'histoire de la terre —, importe peu ici pour l'écrivain. Comme nous l'avons dit, le f° 366 est un brouillon déjà bien élaboré qui

précède l'avant-mise au net, et nous savons qu'à ce stade de la genèse, la préoccupation essentielle de l'écriture flaubertienne est la mise en phrase du texte plutôt que la construction scénarique ou l'intégration documentaire¹⁹. De nombreuses études ont notamment montré que la rédaction de ce roman met en œuvre un « travail stylistique important » au stade des brouillons, et que ce travail porte entre autres sur les qualités « rythmiques et prosodiques » de la phrase²⁰ : choix du mot, place du mot, sonorités ou nombre de syllabes, la précision du détail compte²¹. Sans nous engager dans une analyse stylistique complète qui éloignerait notre propos de son premier objet, nous pouvons considérer à partir de ces connaissances et de ce que nous avons observé nous-même dans les manuscrits que le châtaignier a été introduit dans l'épisode géologique non pas au nom de sa référence scientifique, mais plutôt au titre de signifiant adéquat à la phrase tant du point de vue rythmique que prosodique. Pour reprendre une lettre de 1852 souvent citée, l'essentiel ici est que cette ligne du manuscrit aboutisse à « une bonne phrase de prose » qui « doit être comme un bon vers, *inchangeable*, aussi rythmée, aussi sonore »²². C'est alors que les besoins du style surpassent définitivement le respect de la vérité scientifique.

Conclusion

L'analyse des quatre éléments que sont le lichen, le roseau, le labyrinthodonte et le châtaignier nous montre ainsi qu'au sein de la genèse des tableaux de l'histoire de la terre, deux ordres hétérogènes, le scientifique et le littéraire, manifestent simultanément leur présence. Nous avons vu dans un premier temps à travers le cas du poème de Bouilhet comment un texte littéraire pouvait se mêler au discours scientifique au niveau de la référence documentaire. L'examen des deux dernières espèces zoologique et botanique nous a ensuite permis de constater que la production de l'œuvre passait toujours par le conflit entre deux nécessités antagoniques aux yeux de l'écrivain, la conformité au savoir et le travail de perfectionnement stylistique.

La réception du discours de la science par le texte romanesque se définit donc ici en termes de tension continue entre vérité scientifique et invention littéraire. L'écriture flaubertienne naît de la confrontation de ces deux partis, dont l'équilibre tend à osciller en dernier recours à l'avantage du littéraire, tant pour l'adoption de la source documentaire que pour le choix des mots. Dans ce passage de *Bouvard et Pécuchet*, dont l'enjeu est de faire ressusciter par les mots les fossiles des espèces disparues, l'écriture flaubertienne naît de l'entre-deux de la science et de la littérature, portant en son sein une double ambition que l'écrivain exprime d'ailleurs dans une lettre écrite quelques mois avant celle que nous avons précédemment citée : « J'en conçois pourtant un, moi, un style : un style qui serait beau (...), et qui serait rythmé comme le vers, précis comme le langage des sciences »²³. La genèse de la terre et de ce fragment textuel nous permet de suivre très concrètement l'émergence d'une telle écriture, les hésitations et les concessions qui la mènent au plus près de ce style idéal « que quelqu'un fera à quelque jour, dans dix ans, ou dans dix siècles »²⁴.

19 Voir par exemple Pierre-Marc de Biasi, *La Génétique des textes*, Paris, Nathan, « 128 », 2000, pp. 42–43 ; Stéphanie Dord-Crouslé, « Entre programme et processus : le dynamisme de l'écriture flaubertienne. Quelques points de méthode », *Genesis* 13, 1999, p. 69.

20 Voir par exemple l'analyse génétique de l'incipit du roman effectuée par Anne Herschberg-Pierrot, « Étude génétique de l'incipit de *Bouvard et Pécuchet* », *Équinoxe. Revue internationale d'études françaises*, n° 16, Kyoto, Rinsen-book Co., printemps 1999, pp. 88–93.

21 Voir Anne Herschberg-Pierrot, « Flaubert : la prose à l'œuvre », *Crise de prose*, sous la direction de Jean-Nicolas Illouz et Jacques Neefs, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, « Essais et savoirs », 2002, pp. 33–37.

22 Gustave Flaubert, *Correspondance II*, éd. cit., p. 135 (lettre à Louise Colet du 22 juillet 1852).

23 *Ibid.*, p. 79 (lettre à Louise Colet du 24 avril 1852).

24 *Ibid.*